

Des adhérents du Cercle Wagner étaient à Bayreuth cet été, certains y seront aussi à la fin du mois.

Voici les réactions de JF Rabain à trois représentations.

Un rapide compte rendu de la représentation de Tristan.

Un magnifique Tristan. Grandes voix (Catherine Foster et Clay Hilley) et une mise en scène inspirée de Roland Schwab. Plus rien à voir avec l'atroce mise en scène précédente, woke, de Katherina Wagner qui était un contre-sens absolu. Nous avons cette fois une mise en scène qui est au service de la musique et des chanteurs.

La scène est divisée en deux espaces, un monde céleste qui surplombe et transcende le monde terrestre des passions humaines. La nuit étoilée illumine le 2e acte et l'union mystique de Tristan et d'Isolde. Les étoiles deviennent autant de notes qui éclairent les sentiments intérieurs et l'extase du couple wagnérien. L'émotion est partagée par un parterre transi. Le ciel se reflète dans le cercle lumineux qui entoure et unit désormais Tristan et Isolde dans une spirale descendante. Un trou noir va les absorber dans un tourbillon magique.

Le philtre renvoie certes au désir mais aussi à l'Être (« Nul n'entre ici sans désir », écrit Paul Valéry au-dessus du musée du Trocadéro). Le désir anime les amants comme il définit l'Être, il est au centre de leur union sacrée...

Quant au Liebestod, il renvoie autant à la nostalgie des origines, au désir de fusion avec la terre- mère originelle, qu'au Todestrieb freudien (à discuter). L'être est un être pour la mort pour Wagner comme pour Heidegger. Rien à voir avec l'élixir d'amour du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare qui égare les amants et leur ferme les yeux. Ici la magie du philtre révèle le désir qui est un « muss ich leben », un « je dois vivre ».

Bref l'extase des amants nous transporte vers l'inaccessible, vers l'infini... Défense de l'infini... vers un « par-delà le bien et le mal » nietzschéen, une autre planète dit le metteur en scène Roland Schwab ... L'air s'achève par ces derniers vers. À partir de « ertrinken », les vers sont chantés *diminuendo*. « Lust » est ainsi chanté *piano* comme le dernier souffle d'Isolde.

Original

*In dem wogenden Schwall, in dem tönenden Schall,
in des Welt-Atems wehendem All
ertrinken, versinken unbewusst, höchste Lust!*

Traduction littérale

*Dans le torrent déferlant, dans le son retentissant,
dans le souffle du monde*

me noyer, sombrer inconsciente, bonheur suprême!

La partition après la dernière parole d'Isolde : « *Isolde sinkt wie verklärt, in Brangäne's Armen sanft auf Tristan's Leiche. Grosse Rührung und Entrücktheit. Marke segnet die Leichen* » : « *Comme transfigurée, Isolde s'enfonce doucement dans les bras de Brangäne sur le cadavre de Tristan. Grande émotion et ravissement. Marke bénit les cadavres.*

Petit compte rendu de Tannhäuser

Tannhäuser. Bayreuth 2023.

Quelle fête ! Quelle réussite ! Une vraie fête surréaliste ! L'exemple même montrant que l'on peut s'inspirer d'un livret d'opéra en le transposant dans la modernité, sans en oublier le moindre mot, la moindre intention, le moindre souffle. Tobias Kratzer a parfaitement réussi son pari, inscrivant Tannhäuser dans un mai 68 délirant, un présent exaltant, où Tannhäuser exalte avec Venus l'amour et la liberté.

L'intelligente utilisation de la vidéo propose dès l'ouverture de l'opéra, la folle escapade de Tannhäuser et de Venus, une blonde platinée qui évoque Madonna, accompagnés par deux compères, un nain à figure d'enfant et un transgenre multicolore délirant. Au volant de sa camionnette Citroën, Venus brûle les feux rouges, pompe avec ses compères l'essence dans les parkings, avale avec Tannhäuser de la coke à pleine bouche, refuse d'obtempérer (+ délit de fuite) et écrase un malheureux flic au passage.

C'en est vraiment trop pour Tannhäuser qui décide de s'amender et de venir conquérir la pure et chaste Elisabeth au château du Wartburg, chez les Landgrave.

Deux histoire se jouent donc sur la scène. Celle contée par Wagner que nous connaissons, l'opposition entre l'amour charnel et le spirituel, et celle des transgressions et des folies d'aujourd'hui. Le génie de Kratzer est alors de poursuivre ce contrepoint délirant en intriquant l'histoire réelle à l'intérieur du drame wagnérien. Au 2e acte Venus/Madonna pénètre la salle des chanteurs à la Wartburg, accompagnée du nain et du trans qui se livre à une danse effrénée avec jeu de paillettes devant les Chevaliers sidérés. On se rappelle La rose pourpre du Caire de Woody Allen où l'on se retrouvait soudain à l'intérieur du film avec les comédiens.

L'affaire ne s'arrête pas là. La déferlante soixante-huitarde continue et Venus/Miou-Miou et ses valseuses n'a pas dit son dernier mot. Pendant que Wolfram et Tannhäuser s'affrontent pour conquérir Elisabeth (voix sublime de Elisabeth Teige), Venus déploie un drapeau sur la façade du Festspielhaus où l'on peut lire différentes modulations du « Jouir sans entrave », inscrit en 68 sur La Sorbonne

... Frei im thun (libre d'agir). Frei im wollen (libre de vouloir) Frei im geniessen (libre de profiter).

C'en est trop ! La police de Bayreuth arrive par les jardins de la Colline sacrée, pénètre le Festspielhaus et arrive sur la scène de l'opéra face aux chevaliers du Landgrave et aux spectateurs du Festival médusés. Tannhäuser est arrêté et menotté sur place pendant que les chevaliers chantent (magnifiquement) en chœurs satisfaits. Tout ceci est en parfaite harmonie avec le texte, l'esprit du livret et surtout la musique. Rien ne trouble les chanteurs (Klaus Florizn Vogt/ Tannhäuser, Markus Eicje excellent Wolfram, Elisabeth Teige déjà citée et Ekatarina Gubanova en Venus infatigable).

Je ne vous dévoile pas le 3e acte, ne voulant pas choquer les âmes sensibles bien éloignées hélas de cette belle fête surréaliste prônée par Bayreuth, la pure Elisabeth perdant alors sa virginité dans la camionnette Citroën (une horrible bagnole française bien entendu).

À bientôt. Peace and love....

Et Parsifal

« Cher ami, tu n'avais pas souhaité trop nous en dire sur ce Parsifal 2023, mis en scène par Jay Scheib, pour nous laisser tout l'intérêt de la découverte.

Si la direction musicale de Pablo Heras-Casado est réussie, je n'ai pas, pour ma part, ressenti autant d'émotions que les années précédentes avec la très belle mise en scène de Uwe Éric Laufenberg. Cette dernière production se déroulait dans un monastère du Kurdistan irakien et la transformation de la scène à la fin du premier acte (« tu vois mon fils, le temps ici devient espace ») nous emmenait très loin dans le cosmos, au-delà des galaxies, portés par la musique de Wagner et l'exceptionnelle acoustique du Festspielhaus.

Si cette année les chanteurs sont tous très bons (Andreas Schager/Parsifal, Derek Welton magnifique Amfortas, Georg Zeppenfeld/ Gurnemanz et surtout Ekatarina Gubanova magnifique Kundry), la mise en scène de Jay Scheib qui se veut, comme à l'habitude « moderne », ne met pas vraiment en valeur le thème mystique et rédempteur du drame wagnérien. Il met surtout en scène l'opposition classique amour charnel/amour spirituel sans son dépassement.

On assiste dès l'ouverture, à des ébats amoureux retransmis en vidéo entre Gurnemanz et une créature dès le premier acte (contresens total), ébats que l'on retrouve d'ailleurs vaguement au 3e acte (encore plus absurde..). C'est le 2e acte, celui du château de Klingsor et des filles-fleurs, qui m'a semblé le plus réussi sur le plan scénique, la beauté du décor s'imposant avec des couleurs magnifiques emplies de sensualité. Kundry reste la figure centrale dans cette production, la femme éternelle depuis la mère, l'amante et puis la mort (les trois Parques).

La mise en scène est un peu trash, Parsifal arrivant avec son cygne mort en ado ahuri au premier acte en jean et en baskets, puis au 2e acte en caleçon avec un tee shirt au dos duquel est inscrit : « Remember me ». (Parsifal le retour?). Il est vrai qu'il retrouve Kundry au 3e acte en mère vieillie aux cheveux blancs qui porte un oripeau sur lequel est inscrit « Forget me ». Les deux font la paire en anglais pour l'internationale. On aurait pu écrire cela dans la langue de Wagner et de Goethe, la salle étant remplie cette année à 80 % d'Allemands !

Beaucoup de couleurs jaune et bleues aussi pour évoquer l'Ukraine. Les treillis des chevaliers-soldats sont en jaune... Des femmes-moines-soldats font partie des Chevaliers de Montsalvat, parité oblige... Bref les metteurs en scène aujourd'hui sont « engagés », comme on dit.

Le Graal, la coupe sacrée, le Krater, auquel on aspire et qui vous crée une âme, explose presque sans bruit à la fin comme pour marquer le réchauffement climatique. Plus besoin de lire le livret, plus d'arrivée du Rédempteur, plus de transvaluation des valeurs, plus de foi mystique en l'Amour... Heureusement les chœurs sont magnifiques et la musique a transporté la salle dans l'Enchantement du Vendredi Saint...

Jean-François Rabain